

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: La deuxième bataille d'Ypres
Kapitel: La manœuvre morale allemande
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339676>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ses auteurs ne s'y sont résolus que dans la conviction d'un succès qui supprimerait les protestations ; une victoire décisive aurait procuré l'absolution.

Tous ces arguments confirment la conclusion d'un revers stratégique. Revers moins important, sans doute, par l'ampleur de l'opération et la grandeur des effectifs, que ceux des batailles d'octobre et novembre 1914, mais plus important peut-être comme confirmation de ces dernières, malgré la nouveauté des procédés mis en œuvre. La deuxième bataille d'Ypres est l'aboutissement de la campagne allemande de 1914 sur le front d'occident; elle est le point final de l'offensive qui devait être le premier chapitre de la guerre. Ce chapitre est maintenant clos, et la page est tournée sur un échec définitif. Le plan stratégique évolue. L'état-major austro-allemand a décidé que l'offensive décisive changerait de front.

La manœuvre morale allemande.

L'importance plus grande revêtue par la deuxième bataille d'Ypres semble avoir sorti de sa torpeur momentanée le service auxiliaire d'information. Les nouvelles propagées par celui-ci ont accompagné fidèlement les diverses phases de la bataille.

La première précaution a eu trait aux gaz asphyxiants. Au moment où leur dégagement était commandé sur le front, le grand quartier-général faisait passer une note officielle :

« Le commandant en chef de l'armée britannique s'est plaint, dans une publication du 21 avril, de l'emploi par les Allemands, lors de reprise de la hauteur 60, de projectiles dégagant des gaz asphyxiants, cela au mépris de toutes les lois de la guerre civilisée.

« Comme nos communiqués officiels l'ont fait savoir,

nos adversaires utilisent ce procédé de guerre depuis bien des mois. Ils estiment, apparemment, que ce qui leur est permis ne nous l'est pas. Cette opinion n'a plus, dans la guerre actuelle, le charme de la nouveauté et nous ne saurions, bien entendu, la partager. Mais nous la comprenons, surtout si nous considérons que le développement des sciences chimiques allemandes nous a mis en mesure, naturellement, d'adopter un moyen beaucoup plus efficace que celui de nos adversaires. »

La note continue en déclinant l'appel aux lois de la guerre. La déclaration de La Haye du 29 juillet 1899 interdit les projectiles dont le but *unique* serait de dégager des gaz empoisonnés ; or les troupes allemandes n'emploient aucun projectile limité à ce seul but. En outre, si les gaz allemands sont plus désagréables que ceux de l'ennemi, ils ne sont pas plus dangereux. Ils ne sont que d'un effet plus puissant.

Comme toujours, quand il s'agit de bien faire l'opinion, la note officielle est doublée du télégramme officieux. Il sera lancé le lendemain, en même temps que la nouvelle de la victoire, due précisément à l'emploi des gaz.

« Les Anglais et les Français ayant continué à opérer avec des bombes asphyxiantes, des bombes semblables sont employées maintenant du côté allemand. Leur pouvoir stupéfiant est infiniment plus intensif. La chimie allemande a livré un terrible procédé qui, à la vérité n'est pas mortel, mais, néanmoins, met hors de combat des lignes entières, et cela, si le vent est favorable, loin en avant des points d'explosion. »

L'opinion ainsi endoctrinée, on peut commenter utilement les premiers engagements. Les neutres apprendront que la presse allemande accorde la plus haute signification au grand succès de Langhemark-Ypres ; elle le qualifie de succès offensif important qui ouvre la

voie à des combats décisifs. Ces perspectives ne sont certainement pas exagérées, puisque instantanément la crainte s'empare des peuples ennemis. Une dépêche d'Amsterdam informe que la marche en avant des Allemands sur le canal de l'Yser a jeté l'Angleterre dans la plus grande consternation. Cette marche se produit au moment où M. Lloyd George annonce que la Grande-Bretagne a maintenant six fois plus de troupes sur le continent qu'au début de la guerre, et où la nouvelle abondamment répandue de prétendus succès à la cote 60 laissait croire à une prochaine rupture des lignes allemandes. Le *Daily Mail* écrit : « Si le rapport allemand dit vrai, cela devient sérieux. » On admet d'ailleurs, à Amsterdam, que le coup de marteau des Allemands a la plus grande portée. S'ils parviennent au sud de St-Julien, Ypres pourra être considérée comme presque entourée et les positions anglaises seraient prises de dos. Les alliés cherchent à empêcher ce résultat. Le point où les Allemands ont franchi le canal est très important, car il est à la jonction de cinq routes.

Il faut retenir aussi les déclarations des blessés. Deux trains sanitaires sont arrivés à Boulogne et les blessés anglais et français déclarent que cette bataille a été une des plus épouvantables depuis le début de la guerre.

Ces commentaires continuent les jours suivants. C'est toujours Amsterdam qui fournit les plus avantageux. L'*Allgemeen Handelsblad* écrit ce qui suit au sujet de la victoire allemande d'Ypres, mande le bureau auxiliaire des informations : « Les Allemands se sont conformés au vieil adage : « Le premier coup vaut un Thaler ». Ils n'ont pas attendu la grande offensive des Alliés annoncée pour le printemps ; ils ont eux-même débuté par une forte attaque entreprise vers Ypres avec une vigueur spéciale. Sans doute, les lignes françaises n'ont pas été rompues, mais le front des Alliés a été fortement

refoulé. » La conséquence est que la crainte règne en Angleterre. « Les violents combats autour d'Ypres, mande l'agence officieuse, tiennent le public anglais sous la plus vive appréhension. Le *Daily Chronicle* estime que les Allemands ont tous motifs de se réjouir de leurs succès. Autant qu'on peut en juger par les informations officielles, ce succès représente la plus grande victoire que les partis belligérants aient enregistrée sur le front d'occident depuis cinq mois... Le terrain gagné par les Allemands est infiniment plus étendu que celui pris par les Anglais à Neuve-Chapelle. De même les Anglais faits prisonniers par les Allemands sont en nombre sensiblement supérieur. Aux dernières nouvelles arrivées à Londres, des renforts auraient permis aux troupes françaises et anglaises de retenir les Allemands, mais la bataille continue, indécise, avec le plus grand acharnement... »

En même temps, la question des gaz demande à n'être pas négligée. Une partie du public allemand a sans doute conservé à son sujet un scrupule honorable. Une fois de plus la Hollande est mise à réquisition. « Tout à fait extraordinaire, dit l'*Allgemeen Handelsblad*, est le reproche fait aux Allemands d'avoir employé des bombes et des gaz nauséabonds. La guerre est une terrible chose, mais c'est une question qui se pose de savoir s'il est préférable d'être déchiqueté dans les tranchées par les obus, plutôt que d'être expulsé par des gaz suffocants. »

« On devrait laisser de côté les accusations réciproques d'atrocités et de violation du droit de la guerre. A propos de la protestation du général French au sujet des bombes nauséabondes des Allemands, un citoyen de l'ancien État libre d'Orange écrivait au *Nieuwe Rotterdamsche Courant* que les Anglais en ont utilisé de semblables pendant la guerre des Boers. Lorsque les Boers s'en plainquirent à des officiers Anglais, ceux-ci leur ré-

pondirent qu'ils pouvaient juger par ce procédé du pouvoir de l'Angleterre et qu'ils devaient être heureux de devenir les sujets d'une nation aussi intelligente. Le général French qui se lamente si fort, sait fort bien pourquoi les Boers se sont plaints ; mais sans doute se réjouirait-il à peine de devenir le sujet d'une nation encore plus intelligente. »

Le mot est de nature à chatouiller agréablement l'amour-propre allemand. Les neutres, eux, seront mis au courant de l'opinion du *Nieuwe van den Dag* : « Le débat au sujet des bombes stupéfiantes peut laisser les neutres froids, a dit ce journal d'Amsterdam, cela aussi longtemps que le droit de la guerre n'est pas formellement violé. La « Turpinite » française, dont on a dit naïvement que les gaz tuaient des groupes entiers de « Boches » ne vaut assurément pas mieux que les bombes stupéfiantes allemandes. » Les Français eux-mêmes le reconnaissent. « Dans le *Matin*, le député Lefèvre publie un article constatant que les bombes jetées par les Allemands le 22 avril étaient remplies de brôme et qu'il ne serait pas compliqué de les remplir d'un gaz beaucoup plus dangereux. Aussi bien ces bombes sont elles moins dommageables que celles des Zeppelins ou les projectiles des canons et des fusils. »

En résumé, tout le bruit fait autour de ces gaz est un prétexte et une mauvaise chicane. On le sait, à Amsterdam toujours. Le *Tidj* déclaré francophile écrit : « Tantôt, c'est l'eau, comme à Soissons ; une autre fois c'est la grande supériorité de l'adversaire, comme en Champagne ; maintenant ce sont les bombes asphyxiantes qui, d'après les comptes-rendus anglo-français, ont permis la victoire des Allemands. Les victoires sont d'ailleurs toujours compensées par de prétendues contre-attaques héroïques. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui les succès des Allemands à Ypres, comme sur les hauteurs de la Meuse, à Combres, n'auraient pas duré, alors

que les comptes-rendus allemands déclarent exactement le contraire. Qu'on lise avec attention les télégrammes des deux camps, on a le sentiment que les Alliés trouvent dur de confesser leurs défaites. »

Aussi bien l'idée des gaz n'est-elle pas d'origine allemande. C'est encore une dépêche de Rotterdam qui en instruira les neutres. Elle est de bonne source britannique et les Allemands ne font que suivre un plan que lord Dundonald présenta plusieurs fois, de 1812 à 1846, à une commission. Celle-ci le déclina, quoiqu'elle l'estimât d'un irrésistible effet. Pendant la guerre de Crimée, lord Dundonald voulut employer le procédé contre Sébastopol ; il estimait qu'en quatre jours la forteresse serait prise. Après quelques mois, des écrivains anglais proposèrent de reprendre le plan. Il amènerait à expulser l'adversaire en l'enfumant. Mais à l'examen, le projet ne parut pas praticable.

Cependant, la bataille d'Ypres en est arrivée au moment où le maréchal French, estimant ne plus pouvoir attendre la contre-offensive française, ordonne le repli de ses troupes trop exposées. Le repli est exécuté et la bataille continue sur la nouvelle ligne, sans que l'attaque allemande gagne plus de terrain ; la traversée du canal, notamment, ne déploie pas ses conséquences. Il devient ainsi difficile de maintenir le ton adopté depuis le 23 avril. Les télégrammes officiels mentionnent alors les bombardements de Poperinghe et de Dunkerque, et le service auxiliaire développe aussitôt les amplifications nécessaires. Il montre le critique militaire du *Daily Mail* soucieux. Les Alliés sentent combien empire la situation des troupes d'Ypres et cherchent à regagner le terrain perdu, mais les Allemands qui sont arrivés à l'est de Lizerne ne sont plus qu'à onze kilomètres, en chiffre rond, de Poperinghe, et la portée de leurs canons lourds atteint quatorze kilomètres au minimum. Ils peuvent ainsi se dispenser d'ame-

ner les pièces sur la ligne de combat et travailler de loin. Le service auxiliaire informe que le *Times* relève aussi le péril de ce bombardement. Non seulement Poperinghe est en ruine, mais les trains anglais ont amené les blessés à cette station, et il ne reste d'autre ressource que de mettre ces blessés à l'abri dans les caves.

Il est certain, au surplus, que l'Angleterre continue à être inquiète. Les journaux de Rotterdam rapportent un discours de l'évêque anglican de Londres, qui fait observer que même lorsqu'aucun engagement particulier ne se produit sur le front, 350 jeunes Anglais par jour sont tués ou blessés. La cause en est la pénurie des munitions. L'équipement trahit d'autres manquements encore. Par exemple, les officiers ne sont pas munis de jumelles en suffisante quantité. L'Angleterre ne possède qu'une seule maison qui construise des jumelles ; toutes viennent d'Allemagne ; il a fallu interdire leur vente aux particuliers et néanmoins il en manque encore 8000. Les hommes aussi font défaut. Le général Nugent, mande un télégramme de Londres, écrit du théâtre de la guerre : « Ce dont nous avons encore besoin, c'est d'hommes, un intarissable torrent d'hommes, et des munitions, à fabriquer et à brûler. »

Combien les perspectives sont supérieures du côté allemand ! Le bombardement de Dunkerque le démontre mieux encore que celui de Poperinghe. Aussi inquiet-il simultanément les Français et les Anglais et engage-t-il les neutres à marquer les points pour l'armée allemande. Pendant plusieurs jours, les télégrammes seront subordonnés à cette thèse.

Les critiques militaires, feront-ils savoir de Paris, écrivent que l'heureuse reconnaissance de deux Taubes allemands, juste avant le bombardement, a été un facteur important du fort pour cent d'atteintes obtenu par les dix-neuf obus qui sont tombés sur la ville.

D'abord, sous l'impression de la panique, la population a cru à un bombardement venant de la mer. Mais on a reconnu bientôt que l'offensive allemande avait poussé suffisamment ses approches pour que les canons lourds pussent être mis en batterie à portée efficace. Ils ont causé les plus sérieux dégâts au port et dans les quartiers circonvoisins. Quelques projectiles traversèrent les voûtes des caves, et le quai de débarquement laisse voir une large brèche. Plusieurs Anglais figurent au nombre des tués et des blessés. Les trains à destination de Paris sont bondés ; de nombreuses automobiles emmènent aussi les fuyards.

Les journaux de Londres, mande-t-on en même temps de Rotterdam, traduisent l'effroi causé dans la ville par le bombardement des Allemands. Le *Daily News* reçoit l'information suivante du nord de la France : « Le bombardement de Dunkerque commença à 11 heures du matin et dura jusqu'à 3 heures après-midi. Les canons allemands lancèrent sur la ville une soixantaine d'obus de 305 mm. Une terreur indescriptible s'empara des habitants qui se réfugièrent tous dans les caves. Quand le bombardement eut cessé, la grande fuite vers Calais commença. Les fuyards racontent une foule de particularités d'où il ressort que le bombardement fut très efficace. Les projectiles allemands causèrent d'épouvantables dommages. Environ 150 habitants ont été tués ou blessés. Un obus a émié le toit d'une caserne. »

Mais, dans l'idée du service auxiliaire allemand, le sort de Dunkerque inquiète sans doute moins les Anglais que celui que leur ménage l'entrée en ligne d'une aussi puissante artillerie. Aussi relève-t-il une considération du correspondant militaire du *Times* : « Dès l'instant que l'ennemi a pu s'ouvrir un chemin par la côte française du nord, les canons qui bombardent Dunkerque seront bientôt en position sur les rochers de Calais. Leurs énormes projectiles bombarderont

alors Douvres et les Allemands seront les maîtres de la situation. Aujourd'hui déjà, ce péril menace l'Angleterre. »

Que ces craintes soient fondées, cela ressort surabondamment, pour le service auxiliaire, des commentaires de la presse italienne, dont de copieux extraits sont télégraphiés de gauche et de droite. D'une façon générale, la nouvelle que l'artillerie lourde allemande a réussi à bombarder efficacement Dunkerque à une portée de 38 kilomètres au moins a produit une profonde impression. La première information française parlant d'un bombardement naval par une division de la flotte allemande prouve péremptoirement que les Français ne croyaient pas à un canon de la portée qui va du front allemand à Dunkerque. Leur surprise, écrit l'*Italia* n'a pas dû être minime, surtout en présence des grosses pertes occasionnées par le bombardement. Le *Corriere della Sera* met en « manchette » et en lettres grasses, sur toute la largeur de sa première page, le titre : DUNKERQUE BOMBARDÉE A LA DISTANCE DE 38 KILOMÈTRES. Sous ce titre, un article de fond donne les explications suivantes : « Le bombardement à 38 kilomètre de portée est quelque chose de formidable : jusqu'à présent, les coups les plus longs étaient ceux du superdreadnought anglais *Queen Elizabeth*, qui, tirés sur les forts des Dardanelles par dessus la presqu'île de Saros, ont porté à 18 kilomètres environ. Les techniciens de l'artillerie admettent bien que la portée d'un projectile peut dépasser, théoriquement, un minimum de 30 km. La portée théorique du canon de 406 du canal de Panama (portée effective 18 km.) a été calculée de 34 km. On prête au célèbre obus de 420 une portée de 40 km, mais naturellement, sans garantie d'atteinte d'un but déterminé. La circonstance la plus étonnante, dans le cas particulier, est que les Allemands aient atteint Dunkerque ayant voulu l'atteindre. »

La *Stampa* fait remarquer que le canon qui a bombardé Dunkerque est, d'après des indications françaises, un nouveau canon de marine Krupp. Il s'agit d'un tir d'essai dont le résultat ouvre des perspectives imprévues. Si les dreadnoughts allemands sont armés de ces canons là, ou seulement de canons de 25 km. de portée, que pourra faire la flotte anglaise avec ses canons de 18 km. de portée seulement? C'est un sentiment certainement inconfortable de penser que l'ennemi est en mesure de nous faire du mal sans réciprocité. Que la flotte allemande ait sur la flotte anglaise la supériorité des canons ; qu'elle dispose de dirigeables qui assurent un service d'exploration préférable à celui des meilleurs croiseurs, l'altitude offrant un champ d'investigation plus étendu ; qu'elle possède les sous-marins les plus modernes animés d'une vitesse jusqu'à ce jour insoupçonnée : la question se pose alors de savoir si la supériorité numérique de la flotte britannique est en état de compenser la supériorité qualitative de l'adversaire.

Tandis que ces commentaires passent de journal à journal, les événements ont suivi leur cours. La ligne anglaise a dû céder devant l'attaque allemande des 8 mai et jours suivants. Les communiqués officiels donnent de nouveau le signal, et la manœuvre morale s'aiguille sur la voie signalée. Cette fois-ci, c'est presque le hallali. Les dépêches pleuvent, de Copenhague, de Londres, de Berlin, et toutes montrent l'anxiété croissante en Angleterre, où l'on serait prêt à proclamer la victoire allemande définitive, en occident comme en orient

Par voie de Copenhague, on apprend les commentaires du *Daily Express* :

« La pression des Allemands sur les positions des Alliés vers Ypres devient de plus en plus violente. Depuis le commencement des attaques allemandes, des

concentrations de troupes continuent, dans les Flandres, sans interruption. D'importants renforts d'artillerie, dont de nombreux calibres lourds, sont arrivés aux Allemands à Nieuport. Les Allemands ont commencé d'énergiques attaques sur tout le front. Ce n'est là qu'un préliminaire des attaques à venir qui seront les plus fortes que les Allemands aient dirigées jusqu'à ce jour sur le front d'occident. »

De tout cela résulte que les Allemands ont la haute main, et d'autres commentaires de la presse anglaise le prouvent assez, ne fût-ce que par les essais de tranquilliser le public en présence des risques plus grands auxquels il convient de s'attendre : « Dans les rues, écrit le *Daily Chronicle*, les résultats militaires peuvent provoquer l'étonnement. On annonçait l'offensive imminente des Alliés; et l'on apprend une série de marches allemandes, notamment leur victoire d'Ypres, leur raid de Courlande, leur victoire en Galicie occidentale, et le front « corrigé » à Ypres, par la retraite de la ligne britannique. On peut s'attendre après cela, à l'évacuation d'Ypres même. Aucun motif militaire ne s'y oppose, alors que la prise d'Ypres serait d'un effet moral sensible en Allemagne et dans les pays neutres. Mais le public fera bien de conserver le calme et de ne pas critiquer ce qu'il ne peut comprendre. »

Néanmoins la presse elle-même critique, preuve que les affaires allemandes sont en bonne voie, et ces critiques, par leur nature, éclairent le caractère décisif que va revêtir la victoire allemande. Sous le titre *L'Angleterre dans le noir au sujet d'Ypres*, le *Daily Mail* publie un article irrité contre la tactique de la « muselière » du gouvernement anglais : « C'est notre vie, c'est notre existence qui se jouent dans les combats d'Ypres, écrit-t-il. Une défaite à Ypres, c'est les Allemands à Calais et à Dunkerque, c'est l'Angleterre dans le plus grand danger. Notre peuple comprend-

il cela ? Comment le comprendrait-il quand l'optimisme de commande officiel le tient dans l'ignorance ? Si la nation avait saisi la situation, aurait-elle admis que des forces qui auraient pu changer les affaires dans les Flandres, puissent être expédiées aux Dardanelles qui ne sont qu'un théâtre d'opérations secondaires en regard de la gigantesque bataille dont la Belgique et la côte sont le prix ? Que l'on ne trompe pas le peuple plus longtemps. L'existence de la Grande Bretagne est en jeu. La balance oscille encore, elle n'a pas encore visiblement baissé pour les Alliés. »

De même inspiration, ou à peu près, l'agence communique un article de fond du *Manchester Guardian*, « une des gazettes les plus raisonnables » de l'Angleterre : « Il y a trois mois, on a entretenu l'affirmation qu'en mai nos armées seraient en pleine offensive. Nous voici en mai, et ce mois nous trouve en Flandre, dans le même rôle de défenseurs des mêmes positions. En revanche, nous avons été entraînés dans de sanglants événements aux Dardanelles... Lorsqu'en février les premières tentatives s'exercèrent contre les détroits, bien peu furent assez naïfs pour croire que la flotte s'en tirerait à elle seule. Mais le nombre fut plus réduit encore de ceux qui supposèrent qu'une armée anglaise devait être envoyée. Nous voici maintenant précipités dans une belle aventure, en partie parce que certains états des Balkans n'ont pas voulu s'en mêler. »

Aventure partout, laisse entendre la manœuvre de presse. C'est encore le *Daily Mail* qui ne le cachera pas les jours suivants, ce que l'on fera savoir à l'Europe : « Quelques-uns parmi nous commencent à s'apercevoir que notre tâche présente et formidable n'est pas de contraindre les Allemands, mais de nous maintenir nous où nous sommes. Actuellement, l'étoile allemande monte à l'horizon, En règle générale, les communiqués du grand quartier général allemand sont véridiques.

En outre, ils sont publiés avec la plus grande ponctualité. Les attaques allemandes commencent généralement à la pointe du jour ; le soir, les communiqués sont télégraphiés à travers le monde. »

C'est sur ces entrefaites que se produit la contre-offensive du front français et que, peu après, la ligne anglaise rétablit sa liaison.

Les espérances placées dans une rupture du saillant d'Ypres ne se réaliseront pas, et la manœuvre morale devra, à cet égard, soutenir la retraite. Le 27 mai, un télégramme de Berlin, provenant « d'une source compétente », dira la bonne impression causée par la situation au front d'occident ; elle n'est pas seulement tranquillisante, elle est satisfaisante. A Ypres, le progrès est lent, mais il est sûr.

Le télégraphe peut, d'ailleurs, se dispenser d'insister davantage. D'autres événements, de première importance, accaparent l'attention ; la bataille d'Arras déploie ses perspectives et la victoire de la Galicie occidentale ses conséquences. L'Italie est entrée en guerre contre l'Autriche. Le récit des opérations d'Ypres devient accessoire. Les dérivatifs vont agir.
